

BULLETIN SALESIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

— SIÈGE: Nice, Place d'Armes, 1 - Marseille, Rue des Romains, 9 & Lille, 288 R. Notre-Dame —

SOMMAIRE — L'Épiscopat catholique — Monseigneur Cagliero à Nice — La Fête de S. François à Marseille — Service solennel — La Conférence des Coopérateurs Salesiens — Départ de Monseigneur Cagliero — Lettre Argentine — Le Troisième centenaire de S. Charles à Buenos Ayres — La Patagonie et les terres australes du continent Américain — Necrologie — Coopérateurs défunts pendant l'année 1884.

pouvoir faire chose plus agréable aux cœurs chrétiens de nos chers Coopérateurs, dont nous connaissons bien la foi vive et l'ardent amour pour la sainte Eglise Romaine.

(A suivre).

L'ÉPISCOPAT CATHOLIQUE.

Le sacre de notre bien-aimé confrère Monseigneur Jean Cagliero nous offre une occasion des plus heureuses de traiter ici un sujet qui nous tient vivement à cœur.

Le monde, tout entier aux choses matérielles, ne s'occupe nullement des choses spirituelles; il les méprise, au contraire. Tout ce qui regarde l'Eglise est, à ses yeux, objet d'abomination. Les journaux, les mille publications de tout genre, écloses sous la plume des hérétiques, des sectaires, des mauvais chrétiens, n'ont aujourd'hui d'autre but que d'abaisser et couvrir de la boue des plus noires insultes les autorités les plus sacrées. Beaucoup de chrétiens, d'ailleurs assez bons, étourdis par le bruit de tant et de si violents assauts, laissent refroidir dans leurs âmes la vénération, l'obéissance, l'affectueux et sincère attachement qu'ils doivent à leurs pasteurs.

Nous parlerons donc de l'ineffable dignité de l'Épiscopat catholique, certains de ne

MONSEIGNEUR CAGLIERO À NICE.

La ville de Nice n'est pas seulement célèbre par la beauté de son climat et par l'amenité de ses habitants, elle l'est aussi par sa charité active et ingénieuse à trouver des soulagements pour toutes les misères, et par la généreuse protection qu'elle accorde à toutes les œuvres de miséricorde qu'elle renferme en si grand nombre dans son sein.

Parmi toutes les œuvres de bienfaisance chrétienne qui font la gloire de cette riante cité et qui s'épanouissent sous son radieux soleil, il en est une qui est particulièrement chère aux cœurs des Niçois et des chrétiens d'élite qui viennent chaque hiver chercher sur les heureux rivages de la baie des Anges les tièdes brises d'un éternel printemps. Cette œuvre bénie, qui jouit, à Nice, d'une popularité si légitime, que les grands couvrent de leur protection, que les petits honorent de leur sympathie et que tous entourent de vénération et d'amour, est la grande œuvre salesienne, l'œuvre que le vénéré Dom Bosco a fondée à Nice sous le nom de *Patronage Saint Pierre*.

Chaque année, pendant la saison hivernale, une cérémonie touchante rassemble dans la modeste chapelle du Patronage une assistance d'élite. Cette

réunion de fervents et zélés Coopérateurs est un véritable événement pour la société catholique de notre cité. Voir Dom Bosco, entendre sa parole, recevoir sa bénédiction paternelle, déposer entre ses mains vénérables l'aumône qui doit contribuer à soutenir ses œuvres multiples ; tels sont les motifs qui font accourir dans l'humble sanctuaire de la Place d'Armes, au jour de la conférence salésienne, cette foule de pieux chrétiens qui se font un titre de gloire d'être les Coopérateurs du pauvre Dom Bosco.

Le 6 février dernier, les amis du *Père des orphelins*, et ils sont nombreux dans la ville de Nice, étaient heureux d'apprendre que Monseigneur l'Évêque de Magida, premier vicaire apostolique de la Patagonie, devait arriver dans la soirée, accompagné de dix-huit missionnaires se rendant dans les missions lointaines de l'Amérique du Sud, et qu'il présiderait le lendemain la Conférence des Coopérateurs salésiens. A six heures du soir, Monseigneur Cagliero, qui n'était attendu que pour 9 heures, arrivait au Patronage un peu à l'improviste. Prévenu immédiatement, monsieur le directeur s'empessa de se rendre au devant de Sa Grandeur, dont l'entrée fut saluée par les joyeux vivats des 200 enfants du Patronage et par les bruyants accords de la musique instrumentale.

Le samedi, 7 février, jour qui rappelle à nos cœurs le souvenir de la mort de l'immortel Pie IX, une assistance choisie et distinguée se pressait dans la chapelle du Patronage afin de donner au fils bien-aimé de Dom Bosco, au premier Pontife de la famille salésienne, une preuve éclatante de constante et cordiale sympathie.

Tout était joie et bonheur dans cette réunion de famille et d'amis. C'était pour le cœur de Monseigneur Cagliero comme un doux écho de la belle fête dont avait été témoin le dimanche précédent la majestueuse basilique turinaise de Notre Dame Auxiliatrice. Avant de quitter la ruche féconde de l'Oratoire de Saint François de Sales qui abrita sa jeunesse sous son toit protecteur, avant de dire adieu à la patrie bien-aimée, le nouveau Pontife avait voulu, entouré de ses confrères en religion et des innombrables amis de Dom Bosco, célébrer dans le sanctuaire béni du Valdocco, au milieu des prières, des chants et des larmes, la touchante cérémonie des *Adieux*.

A Nice, comme à Turin, les salésiens, prêtres, clercs et laïques, unis aux fidèles Coopérateurs, se pressaient avec amour autour du nouveau Vicaire apostolique, heureux de pouvoir, eux aussi, saluer sur le sol français le vaillant Evêque et ses intrépides missionnaires, et de témoigner ainsi de leur vive sympathie pour l'œuvre sainte de l'évangélisation des peuplades errantes et abandonnées qui végètent misérablement dans les arides plaines patagones.

Au milieu de l'allégresse générale, un événement des plus tristes est venu nous rappeler que sur cette terre il n'est point de consolation sans amertume et que la Providence ne cesse de faire retentir à nos oreilles l'avertissement du divin

Maître: *Et vos estote parati quia qua hora non putatis filius hominis veniet.*

Dom Ronchail avait choisi pour porter la parole aux Coopérateurs salésiens un vieil ami de Dom Bosco, Monseigneur Victor Postel, prélat de la Maison de Sa Sainteté Léon XIII, docteur en théologie, chanoine des cathédrales de Nancy et d'Alger, vicaire général et aumônier des Ursulines de Nice.

Ce prêtre selon le cœur du Christ dont on connaissait la parole brillante, facile et toujours nourrie de science et d'érudition, s'était rendu avec bonheur à l'appel du digne Directeur du Patronage Saint-Pierre. A midi, il arrivait au milieu d'amis dévoués qu'il savait si bien charmer par sa vaste science et par sa douce gaîté. Hélas ! rien ne faisait pressentir à ses amis l'immense malheur dont ils allaient être frappés, ni à lui-même la glorieuse couronne qu'il était sur le point de ceindre pour jamais. Quelques instants avant de monter en chaire, au milieu d'une aimable causerie, la voix de Monseigneur Postel est tout à coup suffoquée, son corps se penche brusquement. Monsieur l'abbé Ronchail, qui était à ses côtés, soutient et fait asseoir le malade sur un fauteil ; monsieur le docteur d'Espinau, l'historien de Dom Bosco, qui était parmi les invités, accourt et prodigue vainement tous les soins possibles. Transporté chez lui, au bout de quelques heures, Monseigneur ne tardait pas de rendre le dernier soupir et d'entrer dans son éternité.

Ce fut au milieu de la douleur générale qu'un prêtre docte et zélé, monsieur l'abbé Bonetti, aumônier du Cercle catholique, monta en chaire. L'orateur, pris à l'improviste, se demandait, non sans inquiétude, comment il viendrait à bout d'intéresser son auditoire, appartenant aux classes les plus élevées et les plus intelligentes. N'écoutant que son cœur d'apôtre, M. l'abbé Bonetti, dans une chaleureuse improvisation dont ce bon prêtre a le secret, fit avec attendrissement l'historique des missions catholiques et en particulier des missions confiées par le St.-Siège à la Société salésienne. Il rappela, avec à-propos, un des nombreux épisodes de la vie apostolique de monseigneur Charbonel, évêque de Toronto, des Mineurs Capucins, et termina sa brillante improvisation en félicitant ses nombreux auditeurs de l'empressement qu'ils avaient mis à venir saluer le Pontife missionnaire, et les exhorta fortement à soutenir de plus en plus par leurs larges aumônes les œuvres et les missions fondées par l'infatigable et vénéré D. Bosco.

Monseigneur Cagliero prenant ensuite la parole, fit une charmante allocution en langue italienne. L'Évêque de Magida est jeune encore, d'une belle prestance et d'un visage ferme et bienveillant. Son style simple et élevé, sa politesse épanouie et cordiale surprennent et touchent profondément ; aussi, il a su, par son ardente parole, captiver et charmer l'assistance.

Monseigneur a donné ensuite aux Coopérateurs salésiens une bénédiction toute spéciale au nom du vénéré Dom Bosco.

La quête qui a eu lieu avant le salut solennel,

faite en faveur des missions et du Patronage de Nice, a été fructueuse et abondante.

La fête du 7 février s'est terminée par une charmante soirée théâtrale agrémentée de musique et de chant, présidée par monseigneur Cagliero et offerte aux amis et bienfaiteurs de la maison dans la salle du théâtre, fort coquettement installée et ornée, grâce à l'intelligente activité de monsieur le préfet, Dom Fasani.

La séance a commencé par la représentation d'un drame, le *Martyre de St.-Gaudence*, qui a été enlevé avec beaucoup d'entrain et de naturel. Tous ces acteurs en herbe ont été applaudis, et c'était justice. Les intermèdes ont été brillamment remplis par la belle cantate de l'*Orfanello* du maestro monseigneur Cagliero, et par l'ébouriffante bouffonnerie du *Boulon de Biliou*, chanté avec une verve endiablée par le bon et joyeux M. A. Borelli.

J'aurais grande envie, en terminant, de parler un peu du si sympathique directeur du Patronage St.-Pierre, monsieur l'abbé Ronchail ; mais je sais que sa modestie ne me le pardonnerait guère. Qu'il me soit permis, toutefois, au risque de l'effaroucher un peu, de dire que ce digne prêtre, prenant en tout pour modèle Dom Bosco, s'efforce, avec succès, de faire aimer et bénir toujours davantage dans la ville de Nice l'œuvre salésienne, et que c'est grâce à son zèle ardent et à son dévouement que nous pouvons contempler avec bonheur la prospérité toujours croissante de la Maison niçoise et française du Patronage Saint-Pierre.

Un Ami des Salésiens.

LA FÊTE

de Saint-François-de-Sales à l'Oratoire Saint-Léon
et conférence des Coopérateurs salésiens.

Judi dernier, 12 février, était un jour de grande fête à l'Oratoire St.-Léon. Nos enfants célébraient, dans tout l'épanouissement de leurs jeunes âmes, la solennité traditionnelle en l'honneur de saint François de Sales, notre glorieux patron.

La fête avait été longtemps différée pour attendre l'arrivée de monseigneur Cagliero, le premier des enfants de Dom Bosco auquel le Saint Père ait daigné conférer l'insigne honneur de l'épiscopat.

Ce fils aîné de l'Oratoire salésien, récemment sacré, comme nos lecteurs le savent, évêque de Magida, monsieur Cagliero, premier vicaire apostolique de la Patagonie, devait partir, deux jours après, à la tête d'une nombreuse et vaillante phalange de missionnaires salésiens et de sœurs de Notre-Dame Auxiliatrice, pour cette lointaine mission qu'il a fondée lui-même et dont il va prendre à présent la direction immédiate.

Monseigneur était arrivé dès la veille : mais hélas ! dans un état d'extrême fatigue causée par le voyage chez un homme souffrant déjà depuis

plusieurs mois par suite de travaux trop multiples, et, surtout, des cruelles secousses dont nos chers Coopérateurs ont eu connaissance. Cet état de Monseigneur nous avait fait craindre qu'il lui fût impossible de célébrer le lendemain matin la Messe de communion générale. Au grand désappointement de nos enfants, il avait fallu renoncer à la réception préparée pour Sa Grandeur et enlever de la salle d'étude les tentures et les joyeux apprêts disposés avec un amour filial pour cette fête de famille. Mais, grâce à Dieu, grâce aussi sans doute aux prières de nos chers enfants et à la protection de St. François de Sales, nous avons eu la consolation d'apprendre, dès les premières heures du jour, que Monseigneur se trouvait beaucoup mieux. Un repos réparateur avait suffisamment rétabli ses forces pour qu'il pût sans imprudence monter au saint autel à l'heure officiellement indiquée, c'est-à-dire à huit heures du matin.

La chapelle était ornée avec le goût bien connu de notre préfet de sacristie. L'autel s'était, pour ainsi dire, transformé par ses soins intelligents en une charmante colline couverte de fleurs et de verdoyants feuillages au milieu desquels se détachait, en lettres étincelantes d'une pure et douce lumière, le monogramme de Marie Auxiliatrice ; monogramme artistement formé par l'heureuse disposition d'un très-grand nombre de flambeaux.

Les enfants chantaient avec une expression toute céleste ces beaux cantiques français, dont le style est si simple pour les paroles comme pour la musique, et qui, cependant, par cette simplicité même, par cette naturelle et puissante harmonie, vont si profondément à l'âme et la pénètrent des plus douces et des plus pieuses émotions.

La communion fut des plus nombreuses et des plus édifiantes. Plusieurs de nos chers Coopérateurs marseillais étaient venus donner par leur présence un témoignage de leur sollicitude pour nos œuvres et de leur respectueuse sympathie pour l'Apôtre de la Patagonie. Tous ont édifié nos chers enfants en s'approchant avec une grande piété de Celui qu'ils ne cessent de loger, vêtir, nourrir, élever et instruire en la personne de ces pauvres enfants dont la charité de nos Coopérateurs est l'unique ressource.

Vers les dix heures commença la Messe solennelle avec assistance pontificale. Nos enfants ont su s'y montrer dignes de la réputation qu'ils se sont acquise à Marseille dans l'exécution des chants sacrés, aussi bien que dans l'accomplissement des saintes cérémonies à l'église Saint Joseph dont ils ont toujours formé la Maîtrise. — A midi, l'un de nos principaux bienfaiteurs et meilleurs amis, monsieur l'abbé Mendre, curé de la paroisse St.-Trophime à Marseille, s'asseyait auprès de monseigneur Cagliero à notre modeste table de communauté. Monsieur le curé de la paroisse St.-Joseph n'avait pu venir au milieu de nous occuper la place d'honneur qui lui était de droit réservée. Le deuil récent, que nous avons fait connaître à nos chers Coopérateurs, et auquel ils ont pris avec nous une si large part, avait privé monsieur le chanoine Guiol et nous avait privés,

nous aussi, de cette douce satisfaction. En revanche, nous avions le bonheur de posséder les trois dignes collaborateurs de monsieur le curé de St.-Joseph, messieurs les abbés Blanchely, Béleau et de Barbarin, qui veulent bien nous aider en toute circonstance par l'autorité de leurs sympathies et par leur précieux et bienveillant concours.

Après de messieurs les vicaires de St.-Joseph nous mentionnerons encore avec reconnaissance un religieux bénédictin, savant élève de dom Pothier, le révérend père Bourigaud, qui vient une fois la semaine instruire nos chers enfants dans tous les secrets de l'exécution des chants liturgiques.

Au dessert l'un des enfants de la classe supérieure a fait, au nom de tous ses camarades, un très-beau compliment à monseigneur Cagliero.

Avant cet enfant, l'un de nos jeunes professeurs avait aussi salué Monseigneur au nom de tous ses confrères ; avec Monseigneur, il avait aussi salué tous les missionnaires, que Sa Grandeur conduit au noble et pacifique combat de l'évangélisation et de la charité.

Le discours du jeune professeur fut très-goûté par la nombreuse assistance ; nous ne résistons pas au plaisir de citer ici les touchantes paroles d'adieu par lesquelles il se terminait : « Pourquoi nos cœurs se sont-ils serrés tout à coup ? pourquoi ces pressentiments d'une âme qui doute, pour ainsi dire, du bonheur qui l'enivre ? Oh j'aperçois, là bas, sur le rivage de longs embrassements, des larmes dans tous les yeux ! — L'Amérique a réclamé le présent que lui a fait l'Église, l'heure de la séparation a sonné ; — encore un pas et c'est le dernier adieu à la terre d'Europe. — Adieu, père, maître et ami de tous ! adieu à vous et à toute cette légion de généreux apôtres, qui se lèvent à la voix de leur pasteur et renoncent aux douceurs du foyer pour vous suivre bien loin de la patrie. Adieu ! vous emportez par delà les mers nos affections et nos cœurs, notre pensée vous suivra dans les longs et pénibles travaux de votre apostolat, nous serons avec vous, au milieu des ronces et des épines du champ lointain que vous allez défricher, aussi bien qu'au milieu des fleurs et des fruits qu'auront bientôt produit vos sueurs. Oui, soyez-en bien certains, souvent au pied de l'autel, le matin et le soir, nous parlerons à Jésus-Christ de ce nouvel apôtre qu'il envoie, comme autrefois St.-Paul, instruire les gentils et planter sa croix triomphante, loin, bien loin, sur les plages barbares de la Patagonie. »

La santé trop chancelante de Monseigneur ne put lui permettre d'assister aux vêpres solennelles chantées par monsieur le curé de Saint Trophime.

Monsieur le curé de St.-Joseph avait voulu venir assister à ces vêpres, chose d'autant plus méritoire qu'il sortait à peine de l'un des exercices de la retraite annuelle, prêchée, cette année, dans sa paroisse par le chanoine Marbot, vicaire général de l'archidiocèse d'Aix.

Après les vêpres solennelles, le panégyrique de Saint François de Sales fut prononcé par monsieur l'abbé de Barruel de notre Maison de Marseille.

Il avait pris pour texte ces paroles de l'apôtre St.-Paul : *Omnibus omnia factus sum ut omnes facerem salvos.* « Je me suis fait tout à tous, pour assurer le salut de tous. » La Sainte Église, nous a-t-il dit, applique ces paroles à St.-François de Sales, dans l'oraison composée par elle en l'honneur de ce grand Saint. Cette Église, inspirée par l'esprit de vérité, caractérise ainsi complètement la vie de Saint François de Sales. Cette vie tout entière ne fut en effet autre chose que le don persévérant, absolu de lui-même fait par Saint François de Sales à notre Seigneur Jésus-Christ au profit de ses frères, pour être dans les mains de notre doux Sauveur, l'instrument du salut d'un très-grand nombre d'âmes.

Sainte Jeanne de Chantal, si capable de bien juger Saint François de Sales, estime en effet que le zèle pour le salut des âmes fut la vertu principale, la vertu maîtresse de ce grand Saint, l'inspiratrice de toute sa conduite.

Notre jeune confrère, pour développer cette pensée, nous a montré, par des faits empruntés à l'histoire de St. François de Sales, comment toutes les vertus de notre glorieux patron, sa douceur, son humilité, son inviolable chasteté, son inépuisable charité, son zèle apostolique, son abandon filial à la volonté de Dieu, son inaltérable confiance en la divine Providence ; tout en lui, jusqu'à sa prudence consommée dans le maniement des affaires et sa science de la direction des âmes, était le fruit béni de ce don fait par lui dès sa première jeunesse et toujours maintenu depuis, malgré tous les assauts comme au prix de tous les sacrifices.

Par ce don si complet de lui-même, François de Sales avait renoncé à prendre un soin direct de ses intérêts personnels. Il en avait abandonné totalement la garde à l'amour de son Dieu. En tout et pour tout, François de Sales ne prenait jamais conseil que des seuls intérêts de Jésus-Christ. Pour diriger sa vie, pour régler son action dans toutes les circonstances, même les plus difficiles et les plus délicates, il n'avait d'autre principe, d'autre règle pratique et absolue que de se porter toujours simplement, promptement et avec amour à ce qu'il voyait être le meilleur pour atteindre son unique objectif : le salut du plus grand nombre d'âmes possible ; certain d'arriver ainsi à produire en lui-même la sainteté, c'est-à-dire l'union intime et parfaite avec Dieu. De cette admirable simplicité provient la pureté si remarquable de la vie de St.-François de Sales. Il sut toujours accomplir le commandement fait aux Apôtres par le divin Maître de s'appliquer à se rendre semblables à de tout petits enfants, s'ils voulaient avoir entrée dans le royaume des cieux ; car ce royaume n'appartient qu'à ces enfants et à ceux qui leur ressemblent.

François de Sales eut toujours la candeur, la simplicité, les grâces innocentes de l'enfance ; sans cesse il se montra, vis-à-vis de son Dieu, comme le petit enfant toujours occupé du soin joyeux et tranquille de faire plaisir à sa mère bien-aimée, tout heureux de s'ébattre sous son œil maternel, certain de ne courir aucun danger sous la garde pressée de son amoureuse vigilance.

Ne semble-t-il pas que Dieu même ait voulu signaler à la piété des fidèles cette touchante image de la vie de St.-François de Sales, lorsque l'on considère que ce même Dieu, dont la sagesse prévoyante, règle jusqu'aux moindres détails, a voulu que notre aimable Saint mourût le jour de la fête des Saints Innocents, au moment précis où le prêtre, récitant auprès de son lit les litanies pour la recommandation de l'âme, prononçait cette invocation : *Omnes Sancti Innocentes orate pro eo*. « Vous tous, Saints Innocents, priez pour lui. »

Cette rapide péroraison termina le panégyrique où notre confrère s'était efforcé surtout de faire ressortir par des faits, aussi nombreux que possible, les principaux traits de la douce mais noble et mâle figure de notre sublime modèle et puissant protecteur.

La bénédiction solennelle du Très-Saint Sacrement termina la fête religieuse, dont chacun ne manqua pas d'emporter, grâce à la bénédiction divine, une profonde et salutaire impression.

SERVICE SOLENNEL

pour le repos des âmes de nos Coopérateurs défunts.

Le lendemain matin, à sept heures, un service solennel était célébré dans la chapelle de notre Oratoire afin d'obtenir de la Divine bonté, pour les âmes de nos chers Coopérateurs défunts, ce lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix que la Sainte Église demande pour ses enfants, en attendant le jour bienheureux de la résurrection glorieuse.

L'autel et le sanctuaire étaient ornés d'emblèmes funéraires et de tentures de deuil. Le fond de l'église conservait encore les draperies bleu céleste, chargées d'étoiles d'or. Le contraste était fortuit ; il n'avait pas été recherché. Le défaut de temps nécessaire pour rétablir assez tôt les choses dans leur état habituel avait seul produit cette antithèse. Elle nous a cependant fort touchés. C'était bien, en effet, la traduction symbolique de la véritable pensée de l'Église au sujet des âmes du purgatoire. L'Église se réjouit déjà du triomphe définitivement acquis de ces âmes saintes, victorieuses de l'enfer ; sans doute, elle compatit à leurs souffrances actuelles et fait prédominer la tristesse sur la joie ; mais, loin de laisser entièrement disparaître cette joie, elle l'augmente encore par la certitude que ses prières ouvriront bientôt les prisons de ces pauvres captives et les introduiront, à jamais bienheureuses, dans la céleste patrie. Ainsi, dans notre humble chapelle les ornements joyeux, un moment écartés pour faire place aux tristes emblèmes de la souffrance et du deuil, allaient bientôt reparaitre plus brillants encore dans leur beauté renouvelée. L'image était saisissante, et notre cœur tressaillait à la pensée que, pour beaucoup de chères âmes de nos morts, ce que signifiait cette image allait être, dans ce jour même, une triomphante réalité.

LA CONFÉRENCE DES COOPÉRATEURS SALÉSIENS.

Le même jour, à quatre heures du soir, la conférence des Coopérateurs salésiens réunissait dans notre chapelle l'élite généreuse de nos amis de Marseille.

La conférence fut précédée du chant des Complies exécuté par nos chers enfants de la Maîtrise.

Monsieur le vicaire général, Payan d'Augery, avait bien voulu, sur la demande de notre directeur, se charger de porter la parole dans cette conférence. Il s'est acquitté de ce soin charitable avec le talent supérieur et la rare distinction que tous, à Marseille, s'accordent à lui reconnaître.

Monsieur le Vicaire général a rappelé que, les années précédentes, Dom Bosco venait à Marseille présider cette même réunion et faire entendre aux Coopérateurs les paroles simples et brûlantes dictées par son cœur entièrement dévoué au bien spirituel et temporel de la pauvre jeunesse, dont il s'est fait le père adoptif. L'orateur s'est excusé d'avoir à tenir, cette année, la place de Dom Bosco, retenu loin de nous par le mauvais état d'une santé presque détruite par les travaux incessants d'un zèle tout apostolique.

L'orateur avait pris pour texte ces paroles adressées par le grand Apôtre à son disciple bien-aimé St. Timothée : *Opus sue evangelistae, ministerium tuum imple*. « Faites œuvre d'évangéliste, accomplissez votre ministère. » Il nous a montré comment le chrétien doit toujours, en quelque position sociale que la Providence l'ait placé, le chrétien doit toujours être un *évangéliste*, c'est-à-dire un propagateur de la *bonne nouvelle* du salut éternel, apporté par Notre Seigneur Jésus-Christ aux hommes de bonne volonté.

L'orateur a fait voir ensuite comment Dom Bosco remplit chaque jour cette mission d'évangéliste par lui-même et par les deux Sociétés qu'il a fondées et qu'il dirige, la Société des Salésiens et celle des religieuses de Notre-Dame Auxilia-trice.

Dieu s'est plu, nous a-t-il dit, à donner à ces deux Sociétés un rapide et considérable accroissement. L'approbation du Chef de l'Église nous est d'ailleurs un sûr garant que la divine Providence a eu, dans l'établissement des œuvres salésiennes un conseil secret et profond dont l'exécution, poursuivie par sa toute puissante sagesse, produira pour la jeunesse et la société toute entière, des fruits abondants de grâce et de salut.

Passant ensuite à l'esquisse rapide et comme à la revue des œuvres salésiennes, monsieur le Vicaire général a signalé le grand nombre, les aspects multiples, la prodigieuse extension et le développement surprenant de ces œuvres de charité prévoyante et de régénération sociale. Il a retracé sommairement l'histoire de la fondation de notre Oratoire de Marseille, fondation principalement due à l'initiative et aux sollicitudes pastorales de monsieur le curé de notre paroisse Saint-Joseph.

L'orateur n'a pas oublié non plus les autres Maisons de France pour les jeunes garçons comme

pour les jeunes filles ; il a rappelé surtout l'ouverture toute récente d'une maison salésienne à Paris, au foyer même de ces agitations socialistes et révolutionnaires que les œuvres de Dom Bosco sont destinées à prévenir en moralisant la classe ouvrière et en l'éclairant.

Il a félicité ses auditeurs du généreux concours qu'ils donnent à ces œuvres si profondément chrétiennes et si nécessaires à notre époque. Il les a tous engagés à redoubler d'efforts pour seconder de leur mieux les desseins de la Providence, desseins que son action divine permet d'apercevoir clairement.

Il a rappelé de même à tous ses auditeurs leur titre de coopérateurs salésiens leur fait un devoir spécial de s'employer, dans toute l'étendue de leurs forces, à développer partout et dilater de plus en plus le règne de Jésus-Christ ; à faire, en un mot, l'office sublime d'évangélistes auprès de ce cher prochain que le Seigneur a confié à chacun de nous, afin de nous obliger à travailler à lui procurer le bienfait inappréciable du salut éternel.

La conférence s'est terminée par la bénédiction du Très-Saint Sacrement donnée par monseigneur Cagliero assisté de monsieur le Vicaire général et d'un très-nombreux clergé.

Nous remercions monsieur le Vicaire général des paroles éloquentes qu'il a prononcées en faveur de nos enfants dans cette belle conférence. Nous avons reconnu les accents d'une âme embrasée d'amour pour la jeunesse et toute la chaleur communicative d'un noble cœur, ami généreux et dévoué de Dom Bosco, de ses enfants et de ses œuvres.

DÉPART DE MONSIEUR CAGLIERO

et des missionnaires salésiens.

Le lendemain matin, samedi 14 février, les missionnaires quittaient l'Oratoire Saint-Léon et se dirigeaient, par petits groupes séparés, vers le quai des Anglais où le vapeur *La Bourgogne* achevait son chargement et complétait ses provisions pour la longue traversée.

L'ordre était de se trouver à bord à 9 heures. Le bâtiment avait pu s'approcher jusqu'au quai, grâce à l'extrême profondeur de ce nouveau port.

Plusieurs personnes se trouvaient sur le quai, leur étonnement était grand de voir arriver un aussi grand nombre de prêtres (car nous avions tous accompagné nos confrères), et surtout un évêque et des religieuses. Une dame s'est approchée pour nous demander si le navire avait été loué pour quelque pèlerinage. Nous avons répondu que pour l'instant il n'y avait point de pèlerinage ; tous ces prêtres étaient de simples passagers se rendant aux missions de Patagonie pour évangéliser les sauvages ; mais qu'au retour le même navire devait en effet transporter en Terre Sainte des pèlerins français.

Nous avons pu conduire les missionnaires jusque

dans leurs cabines et nous rendre compte de tous les détails de leur installation.

Grâce à l'aimable et prévenante attention de messieurs les directeurs de la compagnie des transports maritimes, les missionnaires auront à leur disposition exclusive tout un quartier assez vaste et complètement séparé.

Une grande salle autour de laquelle sont disposées les cabines réunira les missionnaires pour les repas et pour les exercices de la piété chrétienne auxquels il pourront vaquer en toute liberté, sans déranger personne et sans pouvoir eux-mêmes être dérangés ou troublés.

Tous les matins la salle commune se transformera en une chapelle où Monseigneur et les prêtres missionnaires célébreront tour à tour la sainte Messe.

Les missionnaires sont au nombre de 25 et l'on compte parmi eux 6 prêtres et 6 sœurs de Marie Auxiliatrice.

Les cabines réservées aux sœurs forment un quartier tout à fait séparé ne communiquant avec la salle commune que par une porte qu'elles pourront fermer à volonté.

Une large cabine est réservée à Monseigneur qui l'occupera seul, parce qu'avec l'assentiment de la Compagnie, les missionnaires se sont arrangés de manière à se mettre trois dans une cabine où régulièrement ils n'auraient dû être que deux.

Ces détails, nous n'en doutons pas, feront plaisir à nos Coopérateurs et leur permettront de suivre par la pensée nos bien-aimés voyageurs.

Malgré les souffrances morales de la séparation, le départ des missionnaires était presque joyeux et tous faisaient avec allégresse le sacrifice de la patrie et de toutes les affections ; les larmes n'ont pas coulé lors des derniers adieux, d'étroites poignées de main et des accolades fraternelles échangées entre confrères disaient seules, mais avec une intraduisible expression, combien les âmes sentaient profondément l'amertume du sacrifice fait cependant de si bon cœur.

Nous avons déjà quitté les missionnaires et le navire avait retiré ses échelles du côté de la terre, lorsque nous vîmes arriver en toute hâte monsieur le curé de Saint Joseph ; il avait absolument tenu à venir saluer encore une dernière fois Monseigneur et les missionnaires. Nous montâmes avec monsieur le curé dans une barque de pêcheur et, faisant le tour du navire, nous pûmes regagner le pont par l'échelle de service du côté de la mer. Il était plus de onze heures, et les missionnaires avaient commencé leur premier repas sur ce bord hospitalier.

Monseigneur avait voulu que tous fussent servis uniformément, sans avoir égard à la classe mentionnée sur les billets. Le maître d'hôtel s'était très-volontiers conformé à ce désir qui simplifiait d'ailleurs beaucoup le service.

Monsieur le curé s'est entretenu quelque temps avec Monseigneur et ses généreux compagnons et après avoir renouvelé sommairement les adieux et, les souhaits d'un heureux voyage, nous sommes redescendus à terre.

Le pyroscaphe s'était insensiblement éloigné

du rivage, et plusieurs mètres l'en séparaient lorsque nous avons repris la barque qui nous avait attendus.

Quelques-uns de nos bienfaiteurs et excellents Coopérateurs avaient aussi voulu venir assister au départ des missionnaires et leur renouveler un cordial adieu.

Maintenant le navire est dans la haute mer ; prions, chers Coopérateurs, que les vents et les vagues le respectent et qu'aucun incident fâcheux ne vienne attrister les passagers.

Si des nouvelles ont pu nous parvenir avant l'impression de ce *Bulletin*, nous serons heureux de les communiquer à nos lecteurs.

LETTRÉ ARGENTINE.

Boca del Riachiuelo (Bayres), 24 sept. 1884.

MON TRÈS-VÉNÉRÉ ET TRÈS-AIMÉ PÈRE D. BOSCO,

Je vous écris de notre maison de bois de la Boca, où je suis en ce moment prisonnier.

J'étais venu visiter nos confrères et me suis trouvé tout-à-coup cerné par les eaux. Elles ont envahi toute notre maison, jusqu'à notre église où elles n'ont laissé intact que le grand autel ; tout le reste a été ravagé.

Oh ! si vous pouviez voir un pareil spectacle ! Quelle énorme quantité d'eau ! Voici quatre longs jours que le ciel ne cesse de verser des torrents de pluie. Depuis samedi soir, 20 septembre, jusqu'à ce matin, mercredi 24, le déluge est continu. En ce moment le ciel paraît s'éclaircir et il semble que le terrible fléau va cesser enfin.

Le Río de la Plata a débordé ; ses eaux dévastatrices occupent une étendue très-supérieure, sans doute, à dix-huit lieues carrées.

Toute la province de Buenos Ayres est encore victime de cette terrible inondation.

Il doit y avoir un très-grand nombre de morts ; les nouvelles qui commencent à nous parvenir en indiquent un nombre effrayant.

Beaucoup de personnes sont sans abri.

Grains et bétail, meubles et instruments de tout genre, tout a été emporté par les eaux. De temps à autre, sous mes propres yeux, passent des chevaux et des voitures entraînés par les ilots.

Qu'est devenu le pauvre cocher?...

L'eau, dans certains endroits, arrive à une hauteur de plus de trois mètres. Les dommages sont évalués à plus de quatre-vingts millions.

Toutes les voies de fer sont interceptées. Pauvres habitants ! La plupart sont des Européens, un très-grand nombre sont Italiens, tous voient en un seul instant s'engloutir et disparaître à jamais le fruit de longues années de fatigue.

Les malheurs d'autrui sont toujours nos malheurs ; il n'est pas possible de regarder d'un œil sec les douleurs et les privations de nos frères. D'autre part, ce malheur nous touche directement, en ce qu'il ne manquera pas d'apporter à nos missions une entrave des plus redoutables.

Plus que jamais, nous aurions besoin d'ajouter à l'aumône de la parole de Dieu l'aumône du pain matériel et des objets les plus indispensables à la vie ; et voici que nos bienfaiteurs ordinaires vont se trouver dans l'impossibilité de nous secourir.

Qui n'a rien, hélas ! ne peut rien donner ; malgré leur plus vif désir, ces âmes généreuses devront renoncer à nous venir en aide et, par conséquent, nous nous verrons nous-mêmes, à notre tour, dans l'impuissance de faire autour de nous tout le bien que nous aurions désiré.

Dans ce même moment, le démon a fait encore surgir contre nous des difficultés douloureuses d'un autre genre. L'ennemi de tout bien semble vouloir nous assaillir de front avec toute sa fureur pour empêcher le fruit de nos missions. Il y a peu de mois, un incendie a détruit en entier notre église de Viedma. Le feu et l'eau semblent conjurés contre nous ! nous sommes sans crainte cependant. Dieu est pour nous, et nos Coopérateurs et Coopératrices d'Europe ne laisseront pas sans secours matériels et sans l'appui de leurs prières les plus ferventes, ceux-là même que leur charité a tant de fois encouragés à s'avancer sans crainte au sein des régions, jusqu'alors inhospitalières, et au milieu des populations inconnues de cette Patagonie, où les missionnaires n'avaient jusqu'à ce jour trouvé qu'un glorieux tombeau, chargé des palmes immortelles du martyre.

Nous avons appris, il est vrai, la crise financière que traversent en ce moment la France et l'Italie par suite de nombreuses faillites et de mauvaises récoltes. Il semble donc que nous ne devrions pas avoir le courage de nous adresser encore à nos bienfaiteurs pour en obtenir de nouveaux secours, indispensables au progrès de nos missions.

Mais cependant !..... cependant, je dois le dire avec assurance, — certain d'ailleurs d'être compris par leurs cœurs généreux, — ce n'est point la misère présente ; c'est la munificence même de Dieu, ce sont les trésors inépuisables de sa providence qui doivent être la règle de leur charité. Dieu seul est celui qui nous ôte ; seul il est aussi, seul, il est surtout, celui qui nous donne. Il est le maître absolu de tous les trésors de la terre ; il les donne à qui bon lui semble, quand il lui semble, et comme il lui semble.

Tobie était pauvre ; en un instant, les richesses de Raguel le rendirent le plus riche de tous ses concitoyens.

Le peuple juif gémissait en Egypte au sein de la plus déplorable misère ; tout à coup, il se vit libre et possesseur des richesses du Pharaon et de ses sujets.

Job s'était vu réduit à n'avoir, pour s'y réfugier, qu'un ignoble fumier ; et, soudain, Dieu lui rendit à la fois la santé et le double des immenses richesses que la malice du démon lui avait enlevées en un seul jour.

Dieu n'a pas changé ! ce qu'il a fait alors, il est encore prêt à le faire lorsqu'il le jugera convenable. Or, il nous a dit lui-même : « Donnez, et il vous sera donné. » Par la bouche du saint ar-

change Raphaël revêtu pour un instant des formes de notre nature humaine, Dieu nous a donné l'assurance que l'aumône est le moyen certain de trouver auprès de lui grâce et miséricorde, grâce et miséricorde non seulement pour l'éternité, mais aussi pour la vie présente et pour tous nos besoins temporels.

L'offrande de moyens matériels destinés à faciliter le salut des âmes est, sans nul doute, la forme la plus sublime que puisse revêtir l'aumône. Or, la charité est d'autant plus belle qu'elle est plus méritoire. Son mérite croît à proportion des sacrifices qu'elle a coûtés.

Jésus-Christ, nous le savons, a eu une parole de louange immortelle pour cette pauvre femme, qui mit dans le tronc du temple la petite pièce de monnaie qui formait tout son avoir.

Gardons-nous de l'oublier, Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité. Il saura garder dans la récompense la proportion qu'il y a de nous à lui; il saura nous rémunérer en Dieu; en retour du peu que nous aurons donné pour lui, il saura, même dès cette vie, nous assurer des biens d'une valeur incomparablement supérieure.

Je n'hésite donc pas à me tourner avec confiance vers nos Coopérateurs et nos Coopératrices, assuré qu'ils voudront toujours venir à notre aide avec ce zèle et cette charité qui, jusqu'à ce jour, ont fait notre consolation.

Leur générosité mettra, pour ainsi dire, à l'épreuve la munificence rémunératrice de notre Dieu; ce Dieu de bonté ne manquera pas de se montrer à leur égard de plus en plus magnifique. De lui seul dépendent les conditions de l'atmosphère, toutes les vicissitudes auxquelles est soumise l'humanité. Seul, il régle souverainement toutes choses avec une pleine et entière liberté.

Il ne permettra certes pas que la charité, faite pour soulager les membres souffrants de Jésus-Christ, en la personne de ses missionnaires et des malheureux, auxquels ils portent la lumière, la force et les consolations de l'Évangile, soit pour ses généreux auteurs une cause de souffrance; il ne négligera certes aucun moyen d'assurer tous les intérêts de ceux qui n'auraient pas regardé aux sacrifices qu'ils devaient s'imposer, afin d'augmenter le nombre des âmes heureusement établies et acheminées dans la voie du salut.

Il est grand, impensément grand, le champ que la Providence ouvre devant nous!

L'Évêque de Salta nous appelle dans son diocèse, Monseigneur Jabar nous attend à Cuzco (Pérou), monsieur le chanoine Biagio Caffas veut absolument que nous allions à Santiago, dans le Chili, prendre la direction des cent orphelins qu'il a recueillis, d'autres nous appellent à Jujue, d'autres encore à Rosario, etc., etc. Que dire? bien cher Père, quelle réponse dois-je donner à tous ces bienveillants sollicitateurs?

J'ajoute que bientôt nous ouvrirons l'Oratoire ou Orphelinat de Sainte Catherine; je vous recommande cet Oratoire, daignez le bénir au nom du Seigneur.

En présence de tant de travaux, sous le poids de tant de fatigues et de peines de tout genre

accumulées sur nous en ce moment, nous n'avons pas de consolation plus grande que celle de penser à l'arrivée prochaine de monseigneur Cagliero, et d'en faire le thème habituel de nos conversations.

Hâtez-vous, bien cher Père, de nous l'envoyer; qu'il parte sans retard, pour nous aider à surmonter les difficultés qui s'accroissent de jour en jour; dites-lui, de notre part, que nous ne pouvons contenir l'impatience de le voir, de le posséder ici dans nos pauvres maisons; ah! qu'il se hâte de venir vers nous, nous baisserons la trace de ses pieds, nous l'attendrons à genoux, comme l'envoyé du Seigneur...

Je termine, bien aimé Père, en vous priant de vouloir bien nous prodiguer vos conseils et vos secours; veuillez surtout nous recommander chaudement à Dieu.

Les dames de la Visitation de Montévideo vous demandent la bénédiction de Notre-Dame Auxiliatrice pour deux de leurs sœurs, très-gravement malades. Ces bonnes sœurs méritent tout votre intérêt et toute notre reconnaissance. Elles se sont montrées pour nos religieuses de véritables sœurs et d'insignes bienfaitrices. Il y a sept ans lorsque nos religieuses arrivèrent en Amérique, elles n'avaient point encore de toit assuré; les dames de la Visitation les reçurent à bras ouverts et les gardèrent plusieurs mois, leur prodiguant tous les soins de la plus douce et de la plus charitable hospitalité.

Le père Bourlot est auprès de moi pendant que je vous écris, il vous demande aussi votre bénédiction pour sa nouvelle église qu'il ne peut achever, faute de moyens pécuniaires.

Tous nos autres confrères de cette maison vous envoient leur respect et l'expression de leur plus cordiale affection; nos bonnes sœurs font de même; j'ai pu, hier dans l'après midi, leur faire une visite. Une petite barque m'a transporté jusqu'à leur maison, parce que toutes les rues de notre ville sont devenues tout autant de fleuves. Nos sœurs font ici le plus grand bien, comme leurs compagnes des autres maisons, dans leur résidence respective; toutes se montrent les dignes filles de Notre Dame Auxiliatrice. L'école de nos sœurs dans cette petite ville de la Boca, est fréquentée par deux cent cinquante jeunes filles; le dimanche, on peut en assembler environ quatre cents pour la Messe, le cathéchisme et la bénédiction. Que de jeunes âmes, qui ne connaissent point encore notre doux Sauveur, et qui, maintenant, commencent à l'aimer! Cinquante d'entre elles environ, se préparent à la première communion avec beaucoup de ferveur et d'application; cette grande fête aura lieu le jour de l'Immaculée Conception.

Père bien aimé! ayez soin, nous vous en supplions, de votre santé si précieuse à tant de titres; 1891, le cinquantième anniversaire de votre première Messe, est encore bien loin de nous et tous, cependant, nous voulons, s'il plaît à Dieu, vous voir, selon votre promesse, en ce beau jour, et recevoir encore de vos mains votre paternelle bénédiction.

Bénissez-nous, dès maintenant, et considérez toujours le pauvre prêtre qui vous écrit comme l'un de vos plus affectionnés fils en Jésus et Marie.

D. JACQUES COSTAMAGNA.

LE TROISIÈME CENTENAIRE

de Saint Charles Borromée à Buenos Ayres.

Buenos Ayres, 17 novembre 1884.

TRÈS CHER MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Après avoir obtenu de passer aux missions de la Patagonie, comme le *Bulletin Salésien* l'a annoncé déjà à tous nos Coopérateurs, je me trouve depuis huit mois arrêté, immobilisé, à la station de Buenos-Ayres; où, je dois l'avouer, le chef de station, et tous les autres employés me traitent avec toute sorte d'égards, parce qu'ils ont su lire, sur cette pauvre marchandise avarié, les mots *fragile et posez doucement*.

Quand pourrai-je continuer mon voyage, je l'ignore, mais je suis ici, tranquille, et au repos, comme une lettre, ou, si vous le voulez, comme un ballot à la disposition du directeur général des postes ou des chemins de fer.

J'attends toujours de voir arriver enfin de l'Italie nos confrères si désirés, pour qu'ils m'emportent à destination; je leur recommande cependant de ne pas laisser accumuler des droits de magasinage par trop élevés, parce que, en vérité, ils mériteraient bien qu'on leur en demandât le payement sans leur faire grâce d'un centime.

Excusez ce badinage et laissez moi votre dire que notre directeur, D. Costamagna, m'a chargé de vous faire une relation sur les fêtes que nous venons de célébrer à l'occasion du centenaire de Saint Charles Borromée, patron titulaire de la paroisse d'Almagro, dans cette même ville de Buenos-Ayres, paroisse dont l'administration nous est confiée.

La neuvaine préparatoire à la fête, a été commencée par la bénédiction solennelle d'une statue de saint Charles, statue presque de grandeur naturelle, et de la plus heureuse expression.

La fête a duré trois jours consécutifs; l'église, ornée avec goût, illuminée avec une pieuse profusion, semblait rappeler la nouvelle Jérusalem que l'Apocalypse nous présente. *Paratam sicut sponsam ornatum viro suo*. Parée comme une épouse qui vient de revêtir ses plus beaux ornements pour recevoir son époux.

Pendant les trois jours, le Très-Saint Sacrement est demeuré publiquement exposé à l'adoration des fidèles. Malgré le mauvais temps, les pieux visiteurs ont été très-nombreux, et les sermons faits pendant ce triduum, ont été fort suivis.

Les deux prédicateurs, monsieur le Directeur et dom Vespianiani, se sont montrés à la hauteur de leur légitime réputation. Le jour de la fête du Saint Pontife, monsieur le chanoine Ulizlia

de Echagne, l'un des plus doctes et des plus zélés orateurs sacrés de cette ville, prononça le magnifique panégyrique du saint Cardinal.

La musique était entièrement salésienne, pour la composition comme pour l'exécution, par les instruments ou par les voix. Je m'abstiendrai d'en faire l'éloge pour deux raisons: la première est le proverbe piémontais que vous connaissez et que je puis traduire assez exactement: Inutile de demander au maître d'hôtel si son vin est bon; la seconde raison m'est tout à fait personnelle: *Ne sutor ultra crepidam*, traduction libre: « un aveugle ne doit pas se mêler de juger des couleurs. »

Tous les journaux catholiques ont donné sur nos fêtes les articles les plus élogieux.

Cependant, le mérite principal de ces fêtes ne nous appartient pas, il revient surtout à Sa Grandeur monseigneur Frédéric Aneiros, archevêque de Buenos Ayres. Ce bon pasteur a voulu se montrer une fois de plus ce père tendre et dévoué, qu'il a toujours été pour les pauvres salésiens.

Sa Grandeur a eu la bonté de venir célébrer la sainte Messe dans notre église, le quatre courant, jour de la fête principale. Il a administré à plus de trois cents personnes, enfants ou adultes, le sacrement de Confirmation et a couronné cette fête par un splendide discours. Chacun s'accorde à reconnaître l'éloquence de notre Archevêque, et, dans cette occasion spéciale, il a su très-heureusement unir l'éloge de notre saint, avec les plus hautes et les plus tendres explications sur le sacrement de la Confirmation.

Sa Grandeur a daigné s'asseoir ensuite à notre table frugale et assister à une petite représentation dramatique et soirée musicale, préparée par nos enfants en son honneur.

Le jour de saint Charles, attristé au dehors par la pluie la plus importune, n'a pas laissé cependant d'être pour nous tous, au plus intime de nos âmes, un jour resplendissant de lumière et de sainte allégresse, un jour de fête embrasé des ardeurs du divin Soleil de Justice, un jour enfin qui nous a tous reportés, en les faisant revivre pour nous, aux plus belles fêtes de notre cher Oratoire.

A l'Oratoire, vous avez eu Son Éminence le cardinal Alimonda, nous, ici, nous avons eu Sa Grandeur Monseigneur Aneiros, si semblable au célèbre Cardinal, par la vertu, comme par l'éloquence, mais surtout par la bonté de son cœur et par son tendre amour pour les Salésiens. Notre Archevêque bien-aimé traverse, en ce moment, de dures épreuves, et son cœur de pasteur saigne sous les blessures profondes et multiples d'épines poignantes.

Nos enfants et nous, nous accomplissons un devoir bien cher à notre cœur, en priant de toute notre âme pour lui et pour son Église; nous espérons, je veux dire nous sommes certains que vous nous aiderez aussi, vous tous, nos chers confrères d'Europe, et que Dom Bosco voudra bien, en sa qualité de directeur de notre pieuse Société, dire au nom de tous, pour ce pasteur bien-aimé, pour ce tendre père, une parole à Notre Dame Auxiliatrice.

Il m'est doux de reconnaître, en terminant, que nos paroissiens nous ont généreusement aidé à faire face aux dépenses, indispensables en semblable occasion ; et surtout, qu'ils nous ont donné la consolation de les voir s'approcher en grand nombre, et avec beaucoup de recueillement et de dévotion, des sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie.

Nous célébrons maintenant le mois de Marie. Ce mois est ici, vous le savez, le mois de novembre, mois qui correspond au mois de mai dans l'hémisphère boréal.

Tous les soirs, on chante de nouveaux cantiques et de nouvelles litanies, œuvre de notre cher et laborieux directeur, que son amour pour la Très-Sainte Vierge Marie rend inépuisable lorsqu'il s'agit de célébrer ses louanges.

Tous les soirs, après le chant d'un cantique, on donne une courte instruction suivie de la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Notre bonne Mère agrée, du haut du ciel, nos faibles hommages et nous le témoigne par bien des grâces spirituelles et temporelles.

Supérieurs et confrères, nous sommes tous, grâce à Dieu, en fort bonne santé ; tous, nous adressons au ciel les plus ferventes prières, pour la conservation des jours de notre Père bien-aimé, si nécessaire encore à son jeune peuple, et qui, certainement, ne refusera pas le travail.

Mettez-nous tous à ses pieds, obtenez-nous sa bénédiction et priez, vous aussi, pour nous tous, mais plus spécialement pour moi, que Dieu m'accorde de ne pas rester toujours en magasinage.

Acceptez, cependant, et faites agréer à notre bon père Dom Bosco et à tous nos supérieurs nos souhaits les plus sincères de bonnes fêtes et d'heureuse année.

Votre tout dévoué et très-affectionné confrère

ANGELO PICCONE, *prêtre.*

LA PATAGONIE

et les terres australes du Continent américain.

CHAPITRE I.

Description physique du pays.

Au sud de la république Argentine et du Chili, s'étendent de vastes régions presque inconnues, les *Pampas*, la *Patagonie*, la *Terre de Feu*.

Ces immenses régions de l'Amérique du Sud constituent le territoire le plus austral qui existe sur le globe. Placées à l'extrémité du Nouveau-Monde, et sous un climat inhospitalier, elles ne sont encore explorées que sur une très-petite étendue.

Il est vrai, des navigateurs hardis se sont élançés dans le détroit de Magellan, ils ont pénétré dans les eaux du cap Horn, pour enrichir la science nautique de nouvelles observations très-précises sur ces parages si périlleux.

A bien des reprises, divers missionnaires ont tenté de s'avancer au loin dans ces terres pour les évangéliser ; mais ils n'ont pu réussir qu'à effleurer, pour ainsi dire, l'intérieur du pays, à peine ont-ils pu connaître le caractère et les aptitudes des indigènes, étudier la nature du sol et de ses produits.

Jusqu'à ce jour, les meilleurs géographes se sont vus forcés de laisser en blanc sur leurs cartes, même les plus détaillées, d'immenses étendues de ces mystérieuses contrées.

Jusqu'à ce jour les missionnaires n'avaient pu réussir à convertir les habitants, à la barbarie desquels la plupart d'entre eux avaient dû succomber. Tout porte à croire qu'ils avaient eu le triste sort d'être dévorés par les cannibales de l'intérieur.

Sous le nom de *Pampas*, la portion la plus septentrionale de ces terres entoure en grande partie la république Argentine, tandis que la portion méridionale, sous le nom de *Patagonie* proprement dite, s'avance dans la mer du Sud et constitue une péninsule presque triangulaire dont la mer découpe les flancs en plusieurs endroits pour y former des ports, des golfes, des anses en grand nombre, et d'où se détachent aussi de petites péninsules, des pointes et des promontoires.

Autour de cette extrémité méridionale du continent américain, sont répandues çà et là, surtout vers le midi, de nombreuses îles dont quelques-unes ne laissent pas d'être fort grandes. Ces dernières ont reçu le nom de *Terre de feu*, soit à raison des nombreux volcans qui s'y trouvent, soit, comme le veulent certains historiens, parce qu'au moment de leur découverte les Espagnols virent beaucoup de feux allumés çà et là, parce que c'était l'heure à laquelle ces malheureux sauvages faisaient rôtir les produits de leur chasse pour réparer leurs forces. Ces îles s'appellent encore les *Terres Magellaniques*, parce que, comme nous le dirons plus loin, elles furent découvertes pour la première fois par le célèbre voyageur Magellan.

La Patagonie est bornée au nord par le Rio-Négro, la république Argentine et le Chili, au midi, par le détroit de Magellan, à l'occident, par les cordillères du Chili, et le grand Océan, à l'orient, par l'Atlantique.

Les tribus des Patagons campent sur une étendue qui commence, vers le nord-ouest, au 35^{me} de latitude méridionale et s'étend jusqu'au 57^{me} formant une superficie de deux mille deux-cents kilomètres de long, sur huit cent quarante de large.

La Patagonie comprend deux régions bien différentes ; l'une, montagnense vers l'occident ; l'autre, plate et monotone, vers l'orient.

La région des montagnes couvre les contrées qui s'étendent le long des rivages de l'Océan Pacifique, jusqu'à la partie occidentale du détroit de Magellan.

Cette vaste surface est des plus curieusement tourmentée, elle est encombrée de montagnes et de collines ; le sol est formé de roche primitive ; il est arrosé d'un très-grand nombre de fleuves,

assez petits il est vrai. Ces contrées sont couvertes de bois; elles sont sujettes à des pluies presque continuelles, et la plus grande chaleur de l'été n'arrive qu'à trois ou sept degrés au plus en moyenne.

Les plaines occupent la partie orientale du détroit de Magellan et les plages de l'Atlantique. Cette partie de la Patagonie a reçu des Espagnols le nom de côte déserte ou *Comarca desierta*. Généralement parlant, elle est basse, uniformément plane et couverte de sable. Les eaux y sont rares et les arbres y manquent complètement. L'air est sec et serein, la chaleur de l'été n'est en moyenne que de cinq à neuf degrés.

Tous les auteurs s'accordent à reconnaître que vers le nord de la Patagonie le sol est plus riche et plus fertile que dans les contrées méridionales.

Au nord du moins, le regard peut se reposer un peu sur de riantes oasis, et parfois aussi sur des arbres fruitiers d'Europe transportés par les premiers colons espagnols et mêlés avec les saules et autres arbres indigènes. Le voyageur éprouve une douce surprise en trouvant sur les rives du Rio-Négre les figuiers, les cerisiers, les pommiers, dans tout le luxe exotique d'une végétation vigoureuse.

Hors de ces régions privilégiées qui confinent à la république Argentine, l'aspect de la Patagonie est essentiellement monotone. Ce sont d'immenses plaines où l'on ne voit que quelques rares broussailles brûlées par la sécheresse plutôt que par les ardeurs du soleil; çà et là quelque petit monticule élève sa tête chauve et désolée au milieu de landes interminables.

Telle est le triste panorama que, sur une très-grande étendue, présente aux yeux de l'explorateur le territoire patagon.

Les plaines de ces pays sont couvertes de coquilles curieuses d'eau douce et marine, ainsi que d'une quantité énorme de sel, à la présence duquel de nombreux lacs doivent une eau salée comme celle de la mer.

Ces propriétés du sol, jointes à d'autres découvertes récentes, ont conduit à croire que la Patagonie fut autrefois couverte par la mer. Les côtes de la Patagonie sont, comme nous l'avons dit, étrangement découpées, surtout celles qui regardent le midi sur les rives du grand Océan; l'on y voit de nombreux promontoires, de véritables labyrinthes d'écueils et d'îles dont plusieurs présentent une étendue considérable.

Les côtes orientales offrent deux grands golfes et un grand nombre de plus petits.

Les deux grands golfes sont ceux de St.-Mathieu, au nord, et, plus bas, vers le sud, celui de St.-Georges, formant entre eux la belle péninsule de St.-Joseph.

La Patagonie est traversée par la chaîne de montagnes qui parcourt tout le Nouveau-Monde, du midi au nord, suivant à des distances plus ou moins considérables les rivages du grand Océan. Cette chaîne porte le nom de Sierra Nevada de Las Andes parce qu'elles se montrent couvertes de neige pendant toute l'année. Cette chaîne, en bien des points surpasse la hauteur ordinaire de nos

Alpes. Parmi ces montagnes se trouvent aussi plusieurs volcans. Ils sont surtout réunis en nombre tout à fait extraordinaire dans la *Terre de Feu*, leur activité est très-grande.

Beaucoup de fleuves s'échappent du versant oriental des Andes et se jettent dans l'Atlantique. Le principal de ces fleuves est le Rio-Negro qui prend sa source entre les parallèles 35 et 36 de latitude méridionale et se jette dans l'Atlantique au degré 41^{me}. Sur ce fleuve a été fondée la petite ville de Carmen ou Patagones, entourée de sauvages qui viennent y vendre leurs denrées en les échangeant contre des objets à leur convenance.

Une maison salésienne et une église s'y trouvent établies depuis plusieurs années et un très-grand nombre de sauvages a déjà reçu le baptême.

Pour le climat, la Patagonie peut s'appeler à bon droit la Suède ou Scandinavie de l'Amérique, elle est en effet des plus froides. Les vents y sont impétueux et les changements de température très-brusques.

Dans la partie méridionale, la terre reste couverte de neige pendant la moitié de l'année. Des pluies torrentielles tombent sur certains points, spécialement sur les montagnes, tandis que le ciel reste serein et la sécheresse règne sur d'autres parties. De Humboldt explique de la manière suivante la rigueur du climat dans le sud de l'Amérique: « Le peu de largeur du continent, la façon dont il se prolonge vers le pôle, l'Océan glacial dont la surface n'est pas interrompue, et se trouve dominée par des vents périodiques qui soufflent du pôle vers l'équateur, des courants d'eau très-froide et glacée qui se précipitent vers le détroit de Magellan et jusqu'au Pérou, de nombreuses chaînes de montagnes dont les sommets couverts de neige s'élèvent au dessus de la région des nuages; les déserts qui ne sont pas absolument couverts de sable et se trouvent, par conséquent, moins aptes à s'échauffer par la chaleur du soleil, des forêts impénétrables couvrant les plaines équatoriales remplies de fleuves, toutes ces causes produisent dans les parties basses de l'Amérique un climat beaucoup moins chaud à égalité de latitude que celui de l'ancien continent. »

A suivre.

NÉCROLOGIE.

Le 23 janvier dernier nous avons eu la douleur de perdre l'un de nos principaux bienfaiteurs et amis, monsieur Ferdinand Lefebvre, ancien notaire à Lille.

Nous avons connu monsieur Ferdinand Lefebvre et nous avons pu, comme Dom Bosco lui-même, apprécier tous les trésors de bonté, de dévouement, d'affabilité, de droiture et de générosité que renfermait ou plutôt que répandait largement autour d'elle cette âme, si chère à Celui qui pèse toute chose au poids du désintéressement de la rectitude des intentions et de la charité.

Monsieur Ferdinand Lefebvre était l'un des fondateurs de l'orphelinat St.-Gabriel, et sa parfaite connaissance de la pratique des affaires nous fut d'un grand secours pour régler tout ce qui concernait la prise de direction de ce même orphelinat par notre pieuse Société salésienne.

Monsieur Lefebvre resta l'un des membres les plus actifs de la société civile de cet orphelinat, auquel il avait donné son cœur et dont il s'est occupé jusqu'au moment de sa mort. Une heure avant son dernier soupir il passait encore un acte dans l'intérêt de ces chers enfants dont il s'était fait le père adoptif.

Le directeur de l'orphelinat avait vu monsieur Lefebvre la veille de sa mort, il en avait reçu les conseils les plus éclairés pour assurer la prospérité de cette importante maison. Cet excellent cœur oubliait tout, la souffrance, les préoccupations légitimes; il parlait de cette œuvre comme s'il eût été en parfaite santé, comme s'il n'eût eu dans le monde aucun autre intérêt que celui des orphelins.

Monsieur Ferdinand Lefebvre, ancien notaire à Lille, était très-connu dans cette ville où il jouissait de l'estime la plus légitimement acquise. Sa mort est un deuil pour nous tous et une grande perte pour notre orphelinat St.-Gabriel.

Tous nos enfants sont allés, sous la conduite de leurs directeurs, accompagner à sa dernière demeure celui dont la charité les avait comblés de bienfaits autant que d'affection.

Les jeunes cœurs de ces chers enfants ont certainement dit à Dieu leur reconnaissance et touché ses entrailles paternelles en faveur de leur généreux protecteur. Nous nous unirons tous, chers Coopérateurs, à ces prières de la reconnaissance et nous demanderons au Seigneur d'accorder à cette âme la remise des peines qu'elle pourrait encore peut-être avoir à souffrir dans le purgatoire.

Monsieur Ferdinand Lefebvre laisse une digne épouse et trois filles héritières de sa bienfaisance et de toutes les nobles qualités de son cœur; qu'elles reçoivent ici l'expression publique de toute la part que nous prenons à leur douleur, et que le Dieu de toute consolation daigne les aider à en supporter le poids.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

pendant l'année 1884.

- 69 Gaillard M^{lle} Alix — Oullins (Rhône).
 70 Galibert M. l'Abbé, Curé — Bordeaux (Gironde).
 71 De Gassier de Chanterac M^{lle} Caroline — Cuges (B^s du Rhône).
 72 Gélinau M. l'Abbé, Curé — St. Michel-en-l'Herm (Vendée).
 73 De la Giraudière M. — Senlis (Oise).
 74 Guéneau de Mussy M. l'Abbé — Paris (Seine).
 75 Guerin M. l'Abbé — Marseille (B^s du Rhône).

- 76 Guerin M^{me} Marie — Marseille (B^s du Rhône).
 77 Guiller M. le Chanoine — Laval (Mayenne).
 78 Guil Monseigneur, Recteur de l'Université Catholique — Lyon (Rhône).
 79 Hacquard Monseigneur Augustin, Evêque — Verdun (Meuse).
 80 De Haller M^{me} — Soleure (Suisse).
 81 Hamaouy M^{me} Marie — Marseille (B^s du Rhône).
 82 Du Hamel de Canchy M^{me} Camille — Paris (Seine).
 83 Henry M^{lle} Elise — Reims (Marne).
 84 Heritier M. Jacques — Marseille (B^s du Rhône).
 85 Hermite M^{me} Anne — Marseille (B^s du Rhône).
 86 Hugonin M. le Ch^{no} — Bayeux (Calvados).
 87 D'Icard de Barbarin M^{me} — Marseille (B^s du Rhône).
 88 Isaac M. l'Abbé, Vic. Gén. — Rouen (Seine Inf^{re}).
 89 Jacquetelle M^{lle} Marie Eugénie — Châlons (Marne).
 90 Jamet M^{me} — Nice (Alpes Mar^{mes}).
 91 Joly M. l'Abbé, Curé — Avesnes-les-Aubert (Nord).
 92 Jourdan M^{lle} Marie — Aoste (Italie).
 93 De Lagarde M. le M^{is} — Lyon (Rhône).
 94 Langlois de Chevry du Rcure M. le C^{te} — Paris (Seine).
 95 Languille M. le Ch^{no} — Orléans (Loiret).
 96 Latour M. l'Abbé, Curé — Cambianes (Gironde).
 97 Lauras M. Frédéric — Paris (Seine).
 98 Laurent M. Cyprien — Aubenas (Ardeche).
 99 Lecroart M. L. Joseph — Lille (Nord).
 100 Leroy M^{me} — Lourdes (H^{es} Pyrénées).
 101 De Ligne M^{me} Henriette — Lille (Nord).
 102 Lombard M. — Marseille (B^s du Rhône).
 103 Maine M. l'Abbé, Curé — Rouen (Seine Inf^{re}).
 104 De Maistre M^{me} la C^{tesse} Azélie — Beaumesnil (Eure).
 105 Marianne d'Autriche S. M. l'Impératrice — Prague (Autriche).
 106 Marinier M^{lle} Antoinette — Vaugneray (Rhône).
 107 Massol M. le Chan^{no} — Toulouse (H^{ie} Garonne).
 108 Manger M^{lle} Marguerite — Alençon (Orne).
 109 De Maupoint M^{me} Eugénie — Marseille (B^s du Rhône).
 110 Meyfredi M^{lle} A. — Brignôles (Var).
 111 Mille M. l'Abbé H. — Lille (Nord).
 112 Moigno M. le Ch^{no} — St. Denis-sur-Seine (Seine).
 113 Molina M^{me} Thérèse — Oulx (Italie).
 114 De Monléon M. Joseph — Menton (Alpes Mar^{mes}).

(à suivre).

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JONEPH FERRARI.

Sampierdarena 1885 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.